



LE RELIGIEUX DANS LA MONDIALISATION

Conférence inaugurale de Régis Debray

Séminaire sur *Les Religions dans la mondialisation*, organisé par le CERI et le Pôle Religions de la Direction de la prospective du MAEE

Il a fallu quatre-vingts jours au vieux Phileas Fogg pour faire le tour du monde. En avion, vingt-quatre heures. Quarante minutes, c'est le temps d'une poignée de thèses apéritives, forcément tendancieuse. Chacun sait qu'entre le *rejet* du et le *retour* au, le phénomène dit « religieux » est ambivalent, et qu'à toute grille d'analyse, on peut en opposer valablement une autre de sans contraire. Mais pour stimuler une discussion, mieux vaut quelques impertinences.

Je poserai donc imprudemment quatre questions.

1. L'Europe, *fenêtre* sur l'avenir du globe ou bien *œillère* pour ne pas le voir ?
2. Le tout-monde, comme dit Edouard Glissant, sera-t-il créole ou bien tribal ?
3. La condition diasporique engendre-t-elle une dilution ou un durcissement des identités collectives ?
4. Notre « post-modernité » appelle-t-elle une évanescence ou une résurrection des archaïsmes fondateurs ?

I. Le cas européen : voie de garage ou avant-poste ?

Je ne vais pas reprendre ici les analyses que vous connaissez tous. L'exculturation catholique, la sortie de religion, la panne de transmission, et tous les décalages entre *believing* et *belonging* (Grace Davie), qui jouent d'ailleurs dans les deux sens (croire sans appartenir, appartenir sans croire). Elles sont convaincantes. On connaît les indicateurs assez vertigineux des écroulements institutionnels et mentaux. 54% des Français déclaraient croire en Dieu en 1999, dont 20% de façon certaine. En 1952, 74%, dont 51% de façon certaine. Ça dégringole, mais ça ne peut faire oublier les 93% aux USA, avec 1% d'athées déclarés. Ni que les 50% des fidèles catholiques vivent en Amérique latine (450 millions), et qu'il y a 1300 églises et sectes protestantes prospérant au Guatemala. Tout invite à souscrire, localement, à « l'ébranlement du fond civilisationnel religieux » (Hervieu Léger). Au passage d'une mémoire vivante à une mémoire morte, ou plus exactement déléguée à des clergés investis, par concession officielle, ou tacite d'un service public de requiem, mariage ou baptême, mémoire ethnique à sortir dans les grandes occasions.

On peut convenir que le religieux chez nous (Québec inclus) se survit « pour mémoire ». Non comme emprise mais comme empreinte, un dépôt sédimentaire, dessinant au mieux un style de vie et de mort, un folklore pour jours fériés (Scandinavie luthérienne, Angleterre anglicane, France catholique, etc.). Cela dit, les plaques tectoniques bougent encore et peuvent secouer. Protestants et catholiques en Irlande, musulmans et orthodoxes dans l'ex-Yougoslavie, uniates et orthodoxes en Ukraine, flamands cathos et wallons laïques en Belgique, etc., ce n'est pas exactement du folklore. Pas plus que n'est anecdotique l'élection du patriarche Kyril à Moscou. Rappelons également, sans parler des sectes, l'essor des religiosités de substitution, comme la religion civile de la Shoah, spécialement dans les pays anciennement occupés par le nazisme (para- ou pseudo-religion peut-être, mais culte à la fois émotionnel et institué très officiellement).

Là où la singularité européenne peut tourner à l'obstacle épistémologique, c'est par l'adoption d'un cadre de pensée en porte-à-faux avec ce que nous appelons « religion » (terme exclusivement latin refaçoné à sa convenance par le mouvement chrétien) mais qu'ailleurs on appelle la *Loi*, l'*Enseignement* ou la *Voie*. Il y a une façon de *cléricaiser* et *théologiser* la religion qui transforme un mode de vie et une matrice

mentale collective en un choix individuel ou une « option spirituelle ». Le religieux chrétien implique une idée logique, hellénique, de la Vérité (dont chacun sait qu'elle est unique alors que l'erreur est multiple – ce qui faisait dire à certains esprits pieux : il n'est pas étonnant que les païens professent le pluralisme, sur le ton dont Simone de Beauvoir disait : « Il n'est pas étonnant que la droite professe le pluralisme »). Ce postulat hérité du dualisme grec (et biblique) laisse échapper ce qu'ont d'essentiel et en l'occurrence d'existential (respiration, gymnastique, nutrition, médecine, etc.), la Bhakti indienne, l'Harmonie confucéenne, les bouddhismes theravada et mahayana, les animismes africains ou les panvitalismes subsahariens (dogons, bambaras ou sérères). Les cultes athéologiques n'ont pas moins d'adeptes dans le monde que les religions révélées. Dieu peut-il mourir là où il n'est pas né ? « Moise ou la Chine », disait Pascal. Difficile de comprendre la seconde à partir du premier. Nous avons fait, en octobre 2003, un colloque de deux jours, l'IESR et le MAE, sur *Politique et religion en Asie*. Comme nous le rappelait alors un spécialiste du tao, John Lagerwey, il est nécessaire de connaître par le menu l'histoire religieuse de la Chine pour comprendre ce qui s'y passe aujourd'hui : « On dit souvent qu'en Chine l'État a toujours contrôlé l'Église. Il faudrait plutôt dire que l'État était l'Église et que l'empereur était en même temps pape : comme entre Ciel et Terre, entre le divin et l'humain, les frontières qui, en Occident, allaient de soi, étaient poreuses. C'est à la lumière de ces faits qu'il faut lire le culte de la personnalité sous Mao et les pèlerinages de ses successeurs. La séparation des églises et de l'État, c'est notre modernité, mais si le dualisme des pouvoirs politiques et religieux existe en Chine, surtout après l'arrivée du bouddhisme, le dualisme conceptuel qui, chez nous, le confirme et l'enracine, n'existe pas : la Chine est résolument moniste, avec pour résultat, que la séparation des pouvoirs est littéralement impensable, donc irréalisable. L'État est déjà l'Église, c'est donc son rôle et même son devoir de définir l'orthodoxie (et l'orthopraxie). »

Je crois savoir que *laïc* est difficile à traduire en hébreu (*hilani* = profane) et encore plus en arabe (*alemani* = érudit, savant). Et que si César n'a pas attendu Jésus pour exister, c'est l'Islam qui a créé l'État, lequel n'existait pas avant lui. À l'inverse, Siddharta, voué à la politique par sa naissance princière, y a renoncé en devenant bouddha. Ce qui n'empêche pas qu'en Thaïlande (où n'importe qui peut passer de l'état laïc à l'état de bonze et vice-versa), où il n'y a pas de religion d'État, la Constitution stipule que le roi doit être bouddhiste et « protecteur de l'enseignement ».

Dans la République laïque de Syrie, le président doit être musulman, par règle constitutionnelle.

« Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes périgourdiens ou alemans. » Le mot de Montaigne reste valide, anthropologiquement, pour les deux tiers de l'humanité, où les *ismes* sont des blasons d'appartenance, comme c'était le cas jadis dans notre orbite (l'arianisme germanique, le monophysisme égyptien, etc.). Le sionisme des fondateurs entendait séparer légalement le judaïsme de l'israélité, mais l'État juif, et se revendiquant comme tel, n'a encore pas d'autre Constitution que la Thora. On a intérêt, me semble-t-il, à raccorder les « religions », non pas à la rubrique idéologie mais à la rubrique ethnologie, dans la mesure où elles constituent l'élément le plus vital, le plus ancien, et donc le plus résistant des idiosyncrasies culturelles. C'est cet agrégateur premier d'identités (au pluriel), ce catalyseur de communauté, qui, au final, resurgit et s'impose assez souvent en cas de crise majeure, de détresse, d'exil ou d'occupation prolongée. L'archaïque n'étant pas ce qui est révolu mais ce qui fait racine, et donc retour. Archè = commencement et commandement.

En somme, tout le monde n'est pas Claude Hagège, mais, nous Européens, il nous faudrait être polyglotte pour accéder aux expériences du temps, aux pratiques de salut, aux conceptions du cosmos, de l'individu, de la communauté, qui prévalent aux quatre coins ou plutôt aux quatre centres du monde de demain. Soit la Chine, les USA, le Brésil, l'Inde – auxquels il était naguère question d'ajouter un cinquième centre, le petit cap de l'Asie (l'Europe + Québec), ambition apparemment exagérée.

II. La mondialisation balkanisante

On a rêvé que le « global village » effacerait les démarcations entre quartiers. Le retour des lieux (et des lieux saints) est en fait le corollaire de la délocalisation et des ouvertures économiques. Les villes globales qui se ressemblent de plus en plus multiplient les ghettos ethniques, et dans les *townships* de Johannesburg on a fait la chasse aux Zimbabwéens (malgré ce que stipule, la constitution de la nation arc-en-ciel : « sont Sud africains tous ceux qui vivent sur cette terre »). À la mondialisation techno-économique, correspond l'insurrection identitaire – et les religions, ne l'oublions pas, sont le noyau dur des personnalités historiques bafouées ou superficiellement assimilées. La remontée des inconscients séparatistes peut se lire comme le contrecoup d'une égalisation relative des conditions matérielles –laissant le champ

libre aux démarcations imprenables, comme coups d'arrêt à l'uniformisation technique et démographique (le rapprochement des indices de fécondité, comme on le voit entre le nord et le sud de la Méditerranée). Le surinvestissement imaginaire du local compensant la délocalisation physique du profit. La carte bleue n'a pas chassé la carte d'identité. Le mondialisme subi redouble au contraire l'appétence patrimoniale. Comme si le déficit d'appartenance appelait une surenchère compensatoire. Et un certain affaïssement des repères civiques (la Nation, l'État, la Classe), un affaïssement communautaire certain. Il faut appréhender la mondialisation sous son double aspect de repliement micro et de redéploiement macro, de perte et d'invention des traditions. La production de localismes avec leur recherche de signes discriminants ne nie pas la globalisation, elle est produite par elle. Chaque nouveau dispositif de déracinement libère un contre-enracinement territorial fantasmatique, légendaire ou ritualiste. Il y aurait là à l'œuvre comme un thermostat de l'appartenance, qui viendrait corriger par de l'intégrisme les atteintes portées à l'intégrité perdue du groupe traditionnel. Disons que l'élévation quantitative des facteurs de « progrès » augmente l'intensité qualitative des « régressions ». La dialectique Coca-Cola/Ayatollah à quoi s'emballer avec les intrusions occidentales et un droit d'ingérence impérial qui « talibanise » dans les arrières pays l'occupé et le bombardé. La pulsion de morcellement qui a disloqué l'URSS et menace le Nigeria, n'épargne pas les plus « civilisés » des pays européens, pensons à la Belgique et à l'Espagne, au sein même de l'Union européenne. En dépit des dialogues interreligieux surmédiatisés, les intransigeances doctrinales s'affirment au cœur même de l'indifférentisme individuel. Malraux n'a peut-être pas dit que le XXI^e siècle sera religieux, ou ne sera pas. Ce dont on est sûr en revanche c'est qu'il ne sera pas œcuménique. La spiritualité accorte et multicarte des bobos planétaires ne saurait voiler ce fait : il y aura demain moins de catholiques mais ils seront plus cathos, moins de luthériens, mais qui seront plus luthériens, et le patriarche de Moscou verra les uniates d'un encore plus mauvais œil. Tout se passe comme si l'abaissement des barrières commerciales suscitait une remontée du protectionnisme mental, y compris dans le cadre d'une Union européenne en déficit de charge émotionnelle et symbolique. L'affaïssement de ce mythe unificateur risque de faire appel d'air. Et pensons à ce que pourrait apporter demain le retour des grandes peurs, des insécurités, et des pandémies, ou encore une nette diminution des nourritures terrestres, qui fait toujours remonter le cours des nourritures célestes.

III. La bombe diasporique

On devine en quel sens la mondialisation travaille à son insu *pour* les religions. Au sens d'abord où Lacan disait que Galilée avait travaillé pour le pape (Rome, 1974). La science dépouillant le monde de son sens, fabriquant à ce titre du réel insupportable, du réel brut sans valeur ajoutée –appelle le triomphe du sens sur le fait, de l'illusion réparatrice sur l'intolérable psychique. Mais aussi par ceci qu'elle met du frottement là où il n'y en avait pas. Quand l'espace s'unifie au point devenir, tout entier, zone-frontière, alors le monde entier devient une zone irritable. Les lignes de contact sont des lignes de front. On dit : « les franges extrémistes » et, on a bien raison. Les expatriés, colons, déplacés, pionniers ne sont pas du genre serein, et les lisières sont plus fanatiques que les centres. La défense immunitaire du fanatisme, allergie quasi-physiologique au contact et plus encore à la greffe, revient au premier plan. Et tout le drame est là : une société peut fermer les yeux et la bouche, elle peut se boucher les oreilles et le nez, elle ne peut pas soustraire sa peau au contact. Si le fondamentalisme affecte les sociétés comme une maladie de peau, les plus mystérieuses et rebelles au traitement comme le savent les médecins, le « dialogue des civilisations » devrait être confié scientifiquement aux dermatologues. Ce qui est à craindre, c'est que les mouvements de population et la nomadisation portent en eux l'inflammation identitaire comme la greffe, le rejet.

Tous frontaliers, tous sentinelles ? L'ensauvagement du monde, c'est aussi la révolution des transports, qui facilite l'essaimage des minorités tout autour du monde (asiatiques dans le Golfe, musulmanes en Europe, chinoises en Asie du sud est, etc.). La mobilité physique avive la fixation mentale, soit sous forme piétiste, façon Tabligh ou soufi, soit sous forme offensive, façon salafiste. Sans doute les communications et les déplacements, le portable et l'avion peuvent-ils banaliser et dédramatiser la dispersion physique, qui n'est plus vécue comme un arrachement ou un exil. Rome n'est plus dans Rome, ni La Mecque à la Mecque, ni le Mormon en Utah. On peut désormais se sentir chez soi hors de chez soi, mais en redoublant de quant-à-soi parce que confronté et frotté à d'autres entre-soi rivaux, oppressants ou menaçants. Une communauté religieuse en vadrouille ou à claire-voie, sans protection institutionnelle ou territoriale, n'est pas une communauté laxiste (c'est à Londres qu'on a brûlé le livre de Salman Rushdie). Une religion qui se délocalise se sanctuarise du même coup, au moins par des signes extérieurs d'appartenance. Plus le contenu doctrinal s'estompe, plus on a besoin d'exhiber son imaginaire, de désigner un ennemi

et de s'adonner au « narcissisme de la petite différence ». C'est le ressort du néo-fondamentalisme sectaire, d'autant plus culturaliste qu'inculte. Sa fonction : positiver à peu de frais, intellectuellement s'entend, une négation ou une déperdition identitaire.

IV. La modernisation archaïsante

La post-modernité renforce beaucoup de traits pré-modernes, et le jeu à somme nulle postulé par les enfants de Victor Hugo – plus de savoir, moins de croyance, plus d'école, moins d'églises – fait à présent sourire. Les PC en 1950 étaient sûrs de mettre la religion au musée, c'est la religion, en 2000, qui les a mis au musée. Faut-il rappeler ce qui devenait évident dès les années 70 (les chancelleries et les caricaturistes ont eu du retard à l'allumage) : les cadres intégristes provenaient des facultés de sciences et des instituts de technologie. Les informaticiens de Bombay font de très bons hindouistes. Et les espaces d'utopie sectaire sont plus à l'aise dans la Silicom Valley que dans le Middle West. Les cadres d'Al Quaida, née en Bosnie sous l'égide et à l'ombre de nos croisades humanitaires, sont des enfants du numérique (comme Khomeiny, des audiocassettes) et le cyber-djihad est aussi une forme de mondialisation, comme l'apparition d'instruments financiers islamiques très sophistiqués. Cela est banal, mais il y a vingt ans, quand vous disiez cela, on vous riait au nez. Le transnational, cela fait fort bien l'affaire du bouddhiste radical, du salafiste sans programme territorial, du néo-évangélique en Asie centrale... Le désenchantement du monde n'est donc pas un obstacle au feu sacré : c'est son combustible. L'individualisation de notre rapport au sens, ainsi que la naissance d'un Islam de consommateurs, décomplexés ne démentent pas le fait que les mouvements religieux qui attirent le plus sont ceux qui résistent le mieux, ou qui s'adaptent le moins bien à la modernité.

Il n'est pas indifférent qu'en Uttar Pradesh, au nord de l'Inde, les musulmans aient décidé d'entrer en politique sous leurs propres couleurs, mais la distinction entre hindouisme et indianité va moins de soi aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle. Je connais quelques bons représentants de la gauche laïque indienne qui regrettent d'avoir si longtemps dédaigné l'indologie traditionnelle, qu'ils jugeaient folklorique et réactionnaire. L'indologie « coloniale », elle, leur revient aujourd'hui en pleine figure, et par le bas. Ne parlons pas des militants blancs de l'ANC, des anciens travaillistes

israéliens et des inventeurs du Pancasila indonésien, religion civile éclectique qui n'a pas survécu au retour du refoulé.

On peut considérer l'ethnisation des luttes politiques, qui ne fait qu'un, dans beaucoup de cas, avec leur confessionnalisation, comme un contre-effet de la mondialisation néo-libérale. Celle-ci affaiblit les États-nations, et quand elle ne les élimine pas manu militari, délégitime leur autorité ou ridiculise leur souveraineté. Joint à la faillite des messianismes séculiers et du mouvement ouvrier international, joint à la dé ou reculturation des classes moyennes urbaines ainsi qu'à l'érosion des chaînes de transmission insérant les jeunes générations dans une lignée traditionnelle, c'est le terreau idéal pour la montée en charge de religions sans culture (Olivier Roy), avec un Dieu en accès direct, à portée de clic, sans théologie ni études préalables. L'histoire de France nous a appris la formule (ou la balançoire) : État fort, clergé faible, clergé fort, État faible. En Chine, aussi, quand l'ordre central faiblit, la nébuleuse mystico-sectaire revient en force (le Falungong, dernièrement). Dans les moments de recul du politique, l'instance religieuse devient ou redevient l'organisateur collectif des laissés pour compte, leur dernière assurance vie, en leur offrant à la fois sécurité, protection, entraide sociale, estime de soi et dignité. Cette vicariance, on la voit bien avec les chiïtes du Liban et d'Irak (et aussi chez les intouchables indiens, victimes du système de caste). La banlieue sud de Beyrouth est à cet égard une leçon de choses. N'oublions jamais, cela dit, que les communautés ethno-confessionnelles ne sont pas homogènes mais profondément divisées (surtout là et quand la religion est la continuation de la politique par d'autres moyens). Confondre les phalangistes avec les maronites libanais était aussi inepte que de confondre aujourd'hui les adeptes d'Aminajedah avec les chiïtes iraniens.

Istiglal, Néo-destour, nasserisme, Baath irakien et syrien, travaillisme israélien, Congrès indien, Pancasila indonésien, etc. L'érosion des mouvements laïcs et progressistes qui ont présidé à la décolonisation de l'après-guerre et à la destruction ou au discrédit desquels les occidentaux, dans leur proverbial, colonial et faussement universaliste, aveuglement n'ont pas peu contribué, de Suez à Kaboul, de 1956 à 2009, laisse la place libre au retour défensif du refoulé. Le nationalisme change de monture, et de génération. En Palestine, armé, financé et requinqué par l'Occident, le Fatah assiste, impuissant, au passage de relais patriotique vers le Hamas, dernier rempart avant l'installation d'Al Quaida (le djihad national étant le pire ennemi du djihad global). La reprise de flambeau se fait ici et là de la gauche vers la droite. Beaucoup de

petits-enfants vont à la mosquée, à la synagogue ou au temple, quand les grands parents s'en fichaient royalement. La photo officielle du gouvernement israélien au complet en 1949 ne laisse voir aucune kippa sur les têtes. À comparer avec la même en 2009.

C'était méconnaître la nature de l'animal symbolique, autant que l'incomplétude des collectifs (pas d'*inter* sans *méta*) que de s'imaginer que le sacré social partirait avec l'institution religieuse, et qu'une fois envolés les mythes majuscules de l'Occident sécularisé (Nation, révolution, progrès, Classe, Émancipation, etc.), nos sociétés allaient enfin toucher terre, en alignant le politique sur l'économique, sans illusions ni valeurs ajoutées. Ce réalisme de riches amnésiques était irréaliste : nos représentations subjectives du monde informent le réel objectif. Les communions humaines ont horreur du vide. Aussi, plus la promesse politique se déleste de ses anciennes connotations messianiques, et même désormais de tout grand dessein, plus voit-on la promesse religieuse se recharger d'exubérances politiques. C'est, à l'échelle de la planète, un jeu de vases communicants, auquel un neuro-physiologiste ne trouvera rien d'étonnant s'il est vrai que les pédoncules du « cerveau reptilien » contrôlent à la fois les rituels religieux, les témoignages d'affiliation politique et les olas du stade. Il est d'autres interprétations de ce phénomène assez catastrophique, mais une note d'humour, pour terminer, n'est jamais de trop.